

Nouvel An à l'Hôtel Bellevue Palace

Antoinette Vonlanthen

Ce soir du 31 décembre 1981, beaucoup d'invités sont attendus pour le réveillon. A vingt heures, les premières personnalités apparaissent dans le bel hôtel où je travaille à temps partiel comme serveuse pour financer mes études. Je me trouve belle dans ma jupe noire, ma blouse et mon demi-tablier blanc en dentelle.

Les dames entrent, élégantes, parfumées, aux bras de leur époux ou de leur amant passager. Les messieurs sont vêtus de costumes foncés. Leurs cheveux sont, comme ceux des dames, fraîchement lavés et collés aux produits de L'Oréal. Chaque mouvement fait penser à un défilé de mode. Les visages maquillés sont frais comme du pain beurré.

Dans le vaste hall d'entrée, tout est œuvre d'art : le sol en marbre, les meubles d'époque, les chaises recouvertes de velours bleu foncé, les piliers sculptés, les généreuses marches d'escalier recouvertes d'un tapis rouge.

Les invités, resplendissants, avancent dans la salle à manger. L'extrême droiture de leur corps donne lieu à penser qu'il est parfaitement entraîné à ce genre de démonstration.

A cette vue, mon dos se courbe légèrement en avant. Mais, rapidement, pour cadrer avec le décor, je redresse les épaules en arrière et vais chercher le plateau. Je suis là pour servir les apéritifs et les dîners.

Des parfums doux, âpres et érotiques m'envoûtent. Les tissus de soie, de mousseline et taffetas, m'éblouissent. Voix chantantes, regards fugitifs, parfois profonds, yeux en boules de loto, sourires, éclats, murmures, gloussements, boissons multicolores.

Maintenant, les musiciens de l'orchestre font leur apparition. Grand applaudissement. Allons donc ! Ils n'ont même pas commencé à jouer. Les choses inutiles donnent de l'atmosphère.

A côté des assiettes et des services en argent, des nez en carton, de petites carottes et autres légumes en papier mâché, des lunettes et des bombes de table décoorent les tables. La fête doit être amusante.

Nous, mes collègues de service et moi, prenons notre devoir très au sérieux. Après l'apéritif, nous servons un bouillon clair à la tortue qui se mélange agréablement au rouge à lèvres des dames ; puis premier, deuxième plat, menu majestueux avec garniture de légumes, gigot ou rumsteck. En même temps que le dessert sabayon, le rouge à lèvres des dames disparaît, fondant discrètement dans les voûtes de la gorge.

Sur l'avant-bras, je porte une serviette qui tombe à chacun de mes mouvements.

A côté, dans la salle de danse, les musiciens jouent doucement du violon et entament une valse. Pensive, je regarde les danseurs et rêve d'être Sissi. Mon désir est si grand qu'un musicien abandonne le podium et vient m'inviter à faire un tour de danse.

- Non merci, lui dis-je, c'est défendu pour le personnel !

- Rien qu'un tour ! répond-il.

Nous nous mêlons à la foule, dansons des rondes folles et romantiques. Je deviens une invitée. L'homme me déclare son amour. Ses mots correspondent à ceux du rêve de Sissi, mais ses bras m'étouffent. Ils écrasent non seulement mon rêve, mais encore mon corps.

Il est vingt-trois heures. Dans la salle, il règne une atmosphère baignée tantôt d'élan nouveau, tantôt de lourdeur générale. Tout change à minuit : les gens s'embrassent

avec vigueur, s'enlacent avec exagération. Lorsque les cloches de l'église du Münster sonnent minuit, je grimpe les escaliers menant au troisième étage de l'hôtel. Je me réfugie dans les toilettes. Moi, dans toute mon intégrité, installée dans l'espace intime du Bellevue-Palace, suspendue entre deux années. Rapide introspection : ma vie, les autres, mon passé, mon avenir. Mon cœur bat la chamade. J'aime les soubresauts de la vie où rien n'est noir ou blanc. Vie colorée, parfois parsemée de gris. Vie grise, parfois parsemée de couleurs.

Lorsque je redescends, les légumes en papier volent à travers la salle. Quelques personnes sont debout sur les chaises, faisant des gestes désordonnés. Un homme, les jambes écartées, lève son verre en hoquetant. L'attitude distinguée se dégrade.

A deux heures du matin, l'ambiance s'émousse. Les hommes s'écartent de leur épouse. Les invités laissent tomber leurs masques. Ils regardent droit devant eux, le visage rougi par l'excès, les yeux brouillés comme le creux des assiettes à moitié vides. Les hanches des dames balancent lourdement, les jambes vacillent sur les hauts talons. Cheveux collants, lèvres tombantes, serviettes de papier traînant au sol, chapeaux de carton sur les crânes dégarnis des messieurs. Effets nocturnes. Tableau de la décadence.

Les invités quittent l'hôtel les uns après les autres, le regard fuyant, les épaules tombantes et les bras lourds.

Souriante et aimable, je leur dis :

- Au revoir, Madame, au revoir Monsieur, au revoir Messieurs Dames, bonne rentrée, merci de votre visite !

Puis, comme une chatte, je file à la cuisine où, enfin, mon tour est arrivé. Je savoure les desserts auxquels j'ai résisté pendant toute la soirée : des cenci de sucre glace, une crème glacée d'amaretti, un peu de tiramisu, puis encore de la schiacciata à la florentine, une mousse au chocolat blanc montée sur un lit de framboises et pour terminer, un petit gâteau au bras de Vénus.

Tout en douceur, je retourne dans la grande salle où je débarrasse les couverts. A cinq heures du matin, je dresse la table pour le petit déjeuner qui sera servi dans quelques heures. Nous sommes le 1^{er} janvier 1982. Mes jambes et mes pieds sont de plomb, mes pensées fraîches comme l'aurore.